

PAUL SANFOURCHE

SEXISME STORY

LOANA PETRUCCIANI



SEUIL

SEXISME STORY

PAUL SANFOURCHE

SEXISME STORY

LOANA PETRUCCIANI

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-142330-3

© Éditions du seuil, février 2021

Le Code la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À V,
*sans qui rien de ce qui va suivre
n'aurait pu être possible.*

*Et à Buffy,
pour les premières gouttes du sérum.*

Introduction

En 2001, j'ai 16 ans et une télé dans ma chambre. Tous les membres de ma famille en ont une. Avec le poste principal qui trône triomphalement dans le salon, le ratio est de quatre téléviseurs pour 90 m². Nous ne possédons qu'un seul ordinateur en revanche, relégué dans une sorte de vestibule distribuant les différentes pièces de l'appartement.

Cet après-midi-là, ma mère est au travail, mon frère quelque part, de sortie. Je suis seul chez moi. Dehors, c'est le printemps, mais je reste cloîtré dans cet espace sans fenêtre. La lumière que je veux voir, c'est celle de l'écran du PC que je m'appête à allumer. Je me souviens de tous les bruits de la machine. D'abord, le clic au démarrage. L'électricité statique qui jaillit de la tour, piquant le nez et les oreilles. Ensuite, le vrombissement grave du ventilateur, comme pour me rassurer sur la puissance de ses microprocesseurs. Après quelques dizaines de secondes, satisfaite d'elle-même, la bécane entonne la musique d'accueil de Windows dans un léger grésillement d'enceintes. Elle est la récompense à mon attente prolongée sur une chaise un peu dure. Toute l'opération prend un temps infini. Souvent l'ordinateur plante et un membre de la famille peut

débarquer à l'improviste. Il faudrait alors ajourner la mission. Aussi, quand l'ensemble des icônes apparaissent enfin sur le poste de travail, le soulagement est immense. Dernière étape : double-clic sur le logo jaune de Club Internet, le fournisseur d'accès choisi par la *mater familias*. Ça y est ! Le gazouillis électronique retentit ; ces quelques notes de téléphone accompagnées du sifflement guilleret d'un androïde en goguette. Grâce à mon modem 56 k, je suis connecté.

La veille, j'ai regardé *Loft Story*. Comme tout le monde, aux alentours de 18 heures, j'ai vu la séquence de la piscine. Loana, Jean-Édouard et leurs va-et-vient aquatiques m'ont plongé dans une suite d'interrogations fébriles. On peut vraiment faire du sexe, comme ça, dans l'eau ? Avec des gens à côté ? Ils n'ont pas mis de capote ou quoi ? Et le sida, alors ? Mon expérience sexuelle balbutiante m'amène plus de questions que de réponses. La scène diffusée par M6 est un appel. Comme un passage de relais entre deux ères médiatiques, la télévision m'envoie logiquement vers le numérique. Puisque tout est filmé 24 heures sur 24, il y a forcément plus à voir. Forcément, sur Internet, quelque chose, quelque part. D'ailleurs, je déniche très vite des réponses sur des forums. En ce temps-là, le mot « geek » n'a pas encore traversé l'Atlantique, mais il y a déjà des mecs qui le sont suffisamment pour payer ou pirater l'abonnement TPS, suivre intégralement les directs, retranscrire ou carrément enregistrer les moments croustillants du Loft et les balancer sur le Net. Le ton est libre, les textes courts, accompagnés de liens hypertexte en bleu, rouge ou vert fluo. *Julie sort de sa douche !!! Delphine soutifs !!! Delphine*

et Kenza nues sous la douche !!! Aucune proposition en revanche pour se rincer l'œil sur *Christophe en slip !!!* ou *Philippe nu, sexy dans sa chambre !!!* Mais ça, ce sont mes réflexions d'aujourd'hui. À l'époque, je me fous royalement du sexisme du geek moyen. Je découvre un lien vers une vidéo de la piscine, version longue. On aperçoit mieux la poitrine de la blonde, topless, écrasée contre son compagnon. L'image pixélise un peu mais, paradoxalement, ça fait plus vrai. Une bonne mise en bouche.

Quelques clics plus loin, je tombe enfin sur du lourd : des images « pas vues à la télé ». C'est une vidéo de Loana et Jean-Édouard dans le dortoir du Loft. En mode infrarouge, donc en noir et blanc, on les voit faire l'amour dans un lit. Il n'y a presque pas de son. Quelques positions s'enchaînent pendant deux à trois minutes sur les extraits disponibles. En réalité, on devine plus l'acte sexuel qu'on ne le distingue. La caméra filme d'assez loin et son image manque de définition. Visuellement, on est entre la qualité technique d'une vidéosurveillance et la charge érotique d'un film du dimanche soir. Pourtant, je sais que c'est pour de vrai. Et, du coup, c'est extraordinaire : j'ai sous les yeux le premier porno du réel de l'histoire de la télévision française. Mon cerveau d'adolescent absorbe toute la scène, la fait vivre bien au-delà de la pauvreté de la captation, à tel point qu'en revoyant la vidéo aujourd'hui, je suis surpris de ne pas entendre les claquements des chairs que je croyais pourtant bien réels. Ce qui me captive à cet instant, c'est l'idée de cet homme dominant, qui pénètre sa partenaire par-derrière et la pilonne sans merci. J'éprouve un furieux mélange de jalousie, de fascination et de respect envers celui qui est à la manœuvre. Elle est une chose

dans ses mains puissantes. *Vas-y, démonte-la !* À l'intérieur de ma boîte crânienne, la voix de mon désir résonne à la manière d'un cri de supporter dans un stade de foot. Seul face à mon écran, je n'éprouve aucune compassion pour Loana. J'aime juste la voir se faire prendre. À ce moment-là et pour de longues années encore, elle n'est pour moi qu'une image. Celle de la pauvre fille, facile et *prise* en direct. Un objet. À la limite, je pourrais avoir de la peine pour elle. Mais, en définitive, grâce au Loft et à M6, qui lui a complaisamment taillé un rôle de Cosette de l'an 2000, elle a gagné le jeu. Alors bon, ça va, quoi.

Par la suite, j'ai suivi assidûment d'autres émissions de télé-réalité : *Star Academy*, *Popstars*, *Opération séduction*, *L'Île de la tentation*, *Koh-Lanta*. Mais rien ne fut aussi savoureux que cette première fois. Les programmes et les candidats s'enchaînaient rapidement ; je les oubliais vite. Je me suis moqué, j'ai maté, j'ai envié et, enfin, j'ai zappé. Au bout de quatre ou cinq ans, mon attrait pour la télé-réalité s'est émoussé. Loana s'est un peu accrochée à ma collection mentale d'images érotiques. Le *clac-clac-clac* dans le dortoir avec Jean-Édouard a tenu quelque temps.

Puis je n'ai plus pensé à elle.

PREMIÈRE PARTIE

Naissance d'une blonde

« Et à partir de là, je suis devenue femme. »

Aujourd'hui, j'ai 35 ans, je suis journaliste et, dans ma chambre, la télé a disparu. Si l'on en croit la chanteuse Céline Dion, « on ne change pas ». Pourtant, il y a cinq ans, je n'aurais jamais cru me dire un jour féministe. Sans avoir été jusque-là un fervent partisan des mâles alpha, et probablement trop lâche pour m'opposer frontalement à eux, j'ai développé un modèle de masculinité qui leur tourne discrètement le dos. Préférer uriner assis. Pleurer devant un film sans honte. Avoir beaucoup d'amies filles. Aimer chanter, danser et regarder *Buffy contre les vampires*. Fuir la violence et les démonstrations de force. Nous sommes nombreux dans ce cas. Pour autant, le mot *féministe* ne faisait pas partie de mon vocabulaire. Le principe de l'égalité hommes-femmes m'apparaissant comme une évidence, il me semblait que j'étais naturellement immunisé contre le sexisme. Pourquoi alors me sentais-je attaqué lorsqu'une féministe, une vraie, prenait la parole pour dénoncer la domination des hommes ? Peut-être parce que je pressentais le point de non-retour que je devais franchir, la sortie d'un pacte tacite de non-agression avec mon propre genre. Surtout, parce qu'il me fallait réfléchir à mes privilèges, mes comportements

et à ma part de violence, quand je me croyais depuis toujours appartenir au « bon côté des hommes ». Écouter les femmes, faire corps avec leurs revendications, arrêter de répondre pour toute défense : « Mais moi, je ne suis pas comme ça » et faire la traque à tout ce qui, à l'intérieur de soi, ressemble à l'opresseur. L'actualité, des lectures, des discussions avec des amies proches et le témoignage de leurs vies m'ont fait doucement évoluer. Grâce à elles, j'ai l'impression de poser un nouveau regard sur les choses. Comme si j'avais chaussé une paire de lunettes à verres correcteurs et que j'ajustais progressivement ma vue, redonnant de nouvelles couleurs à ma vie. Et même, un nouveau sens. Donc, sans vouloir faire offense à Céline, c'est n'importe quoi : on change ! Tant mieux.

Ce n'est pas toujours agréable. Il faut déterrer ses vieux réflexes, les gratter à vif. Repenser à toutes ces fois où l'on a eu tort, le reconnaître, demander pardon. Bref, tout le contraire de ce qu'il faut pour entrer dans la « maison des hommes »¹. Et surtout garder en tête qu'on ne pourra jamais complètement rompre les amarres avec son ancien port d'attache. L'autocritique est un art exigeant et trompeur, où l'on croit mille fois avoir fait le tour de ses erreurs jusqu'à ce qu'un nouveau présupposé vous éclate au visage. Être féministe, pour un homme, c'est une tentative. Jamais quelque chose d'acquis. Afin de signifier d'emblée cette distinction, certains préfèrent l'emploi du terme « proféministe » ou « allié » pour qualifier leur allégeance. Face au patriarcat, ses complices directs et tous ses contributeurs

1. Expression reprise par Léo Thiers-Vidal dans *De « L'Ennemi principal » aux principaux ennemis*, L'Harmattan, 2010.

passifs, je trouve pourtant que le mot « féministe » a le mérite d'afficher clairement son camp et de populariser une appellation repoussoir aux yeux d'une majorité d'êtres humains. Je reste néanmoins conscient de n'y appartenir que sous la forme d'une arrière-garde lointaine, confortablement installée à bonne portée de la ligne de front.

Pendant une matinée de septembre 2018, je suis allongé sur mon canapé en train de lire *On ne naît pas grosse*¹. Ce livre de la journaliste Gabrielle Deydier est à la fois son témoignage en tant qu'obèse et une enquête sur les discriminations et la haine anti-gros, appelée aussi grossophobie. Et, comme souvent, ce sont les femmes qui trinquent le plus. Au cours de ses recherches, l'autrice rencontre Daria Marx, blogueuse, féministe et militante fondatrice du collectif Gras Politique. Selon elle, Loana est la victime silencieuse d'un acharnement : « Quand elle était dans le Loft, elle était la risée de tous car elle était le cliché de la bimbo, surfaite, etc. Elle tombe dans l'enfer de la drogue, l'alcool, la dépression. À 120 kilos, elle est toujours la risée. On devrait tous être peïnés pour elle. Pas lui cracher dessus. Nous, les femmes, on ne peut jamais gagner : bimbo on perd, grosse on perd. Au secours² ! » Précisons qu'à ce moment-là, les kilos de l'ex-candidate de télé-réalité alimentent la presse people en articles aux titres bien crapoteux. Sans m'en soucier particulièrement, à chaque nouveau malheur de la star déchue, je les avais vus passer de loin en loin sous la forme de

1. Gabrielle Deydier, *On ne naît pas grosse*, Éditions Goutte d'Or, 2017.

2. *Ibid.*

bannières attrape-clics, sillonnant mon espace numérique tel des charognards. Mais à la lecture de ces lignes, pour la première fois Loana m'apparaît comme un symbole. Pur produit de la télécélébrité, elle est l'incarnation de la femme-objet qu'on porte aux nues ou au pinacle, selon que son visage revienne ou pas à son public. Et, globalement, elle ne lui convient jamais vraiment. Trop belle et trop mince, on la jalouse et on l'insulte parce qu'elle est désirable. Trop vieille et trop grosse, on la rejette, on la raille, bien heureux de voir l'ancienne idole chuter dans le monde des mortels. On en veut à la peau de Loana, à son corps. Je repense surtout à mon vieux fantasme sur écran d'ordinateur. Au dortoir du Loft et à cette fascination adolescente pour l'homme qui prend la femme, l'utilise et la jette après usage. De quel bois est fait ce fétiche ? Que dit-il de moi et de mes semblables ? Un projet se dessine peu à peu : sortir du placard les loques de cette chimère, les secouer dans l'air du temps pour les épousseter et les rafraîchir à la lumière du jour. Concrètement, j'enquêterai sur l'origine d'un mythe médiatique et questionnerai ceux et celles qui ont participé à sa construction. Lorsque cela sera possible, j'utiliserai les ressources intellectuelles et universitaires disponibles pour mettre ces faits en perspective. Et surtout, je donnerai la parole à Loana pour comprendre d'où elle vient et ce qu'elle raconte de nous.

Comme je pense à elle, je clique dans ma barre de recherche Google et prends conscience que je ne connais même pas son nom de famille.

« Elle a pris cher ? »

Le 26 septembre 2018, j'ai rendez-vous avec Loana Petrucciani, place du Grand Jardin à Vence. Tu parles d'un espace vert... Voilà quinze minutes que je poireaute devant cette esplanade de gravillons poussiéreux, parsemée de quelques stands d'artisanat local. C'est la France et c'est le Sud. Il y a des platanes, des bancs et des petits vieux qui discutaillent. L'émission de télé diffusée la veille anime les conversations. Isolé dans ma bulle de Parisiens trentenaires où l'on se conseille surtout la dernière série Netflix du moment, j'avais oublié que c'était encore possible. Soudain, elle surgit. Tout droit sortie de mes années 2000. Loana déboule dans une petite voiture conduite par sa mère, avec son chien Titi posé sur ses genoux. Les bisets claquent aussi fort que la portière du véhicule. C'est une bourrasque blonde toute de noir vêtue : jean moulant, large ceinture et T-shirt. Et du rose, par petites touches : chausures, bracelet, écharpe et sac à main orné d'un porte-clés peluche. Elle traverse la route et, sans se retourner, lance un « je t'aime, maman » d'une voix forte, sûre de son sentiment. *Ecce Lolo.*

Quand je raconte à quelqu'un que je l'ai rencontrée, on me demande souvent si, je cite : « Elle a pris cher ? » Face à cette interrogation récurrente, je suis longtemps resté décontenancé, tant la réponse me semblait évidente. Vingt ans ont passé depuis le Loft. Loana a été battue, toxicomane, alcoolique, dépressive, obèse et a survécu à plusieurs tentatives de suicide. Logiquement, cette vie extrême a laissé des traces, un peu comme sur le visage de certaines rock stars vieillissantes. Puis j'ai compris ce qui se cachait derrière la question. Une confirmation et des détails. Aussi crûment que le feraient des photos avec flash en fin de soirée – celles qui lui sont désormais réservées dans la presse, car voilà bien longtemps qu'elle ne bénéficie plus du traitement de faveur des vedettes sous Photoshop –, on veut une description par le menu des flétrissures de la chair. Ça fait du bien quand les autres tombent, surtout s'ils sont montés trop haut et pour de « mauvaises raisons ». Presque une jubilation.

J'ai tout vu de Loana. Je connais son corps, avant et après la chute. Je l'ai regardée pleurer, rire, faire l'amour, se confesser et se soûler. Déjà entendu son rire, ses drames, parfois même, bien que très rarement, ses colères. Elle est là, devant moi, pour la première fois *en vrai*, mais je ne la découvre pas. La seule chose qui me frappe à ce moment-là, c'est qu'elle a réussi à cacher un peu d'elle, malgré tout. Une chose essentielle. Face à mon regard, il y a d'abord ses lunettes aux verres fumés, d'un étrange dégradé violacé. En-dessous, j'aperçois des lentilles de contact au bleu surnaturel. Puis, enfin, ses yeux. Ses yeux masqués, cloîtrés derrière leurs boucliers de verre. Rien qui puisse filtrer à travers eux, pas plus l'éclat noir des pupilles que les nuances de couleur

de l'iris. À la manière des vitres sans tain qui entouraient le Loft, ce sont des surfaces insondables, purement réfléchissantes. Pour une fois, c'est elle qui m'observe sans que je ne puisse rien voir d'elle.

Plus tard, une de ses anciennes amies m'apprendra que sa vue a été irrémédiablement altérée par un amant violent. La face projetée contre une vitre, l'orbite fracturée et un œil qui voit trouble à jamais. Oui, « elle a pris cher ».

La description s'arrête là. J'ai toujours été frappé par la capacité de certains journalistes à établir des portraits, parfois à partir d'une seule rencontre. Comme si on pouvait avoir accès à quelqu'un, à une personnalité aussi facilement. Même après trois rendez-vous, des heures de discussion et une copieuse documentation, je n'ai fait qu'entrapercevoir Loana, traversant ses yeux miroirs en de brefs instants. Pour celle qui a intégré les règles du jeu médiatique depuis bien longtemps, le dévoilement est un détournement. Loana ne montre que ce qu'elle veut que l'on voie et si elle se raconte aussi aisément, c'est pour ne rien laisser échapper. D'où son attitude très media-friendly. Quinze jours avant notre première rencontre, j'avais commencé à converser avec elle. Sur son compte Instagram, j'avais trouvé une adresse mail à laquelle j'envoyais le message suivant :

*Madame Petrucciani,
Journaliste pendant plusieurs années à la rédaction de
France 2, titulaire d'un diplôme de Sciences politiques, je
me permets de vous écrire car j'aimerais vous consacrer
un livre. À plusieurs égards, votre histoire me touche.
J'avais 16 ans lorsque vous avez participé à Loft Story*

et, comme beaucoup, j'ai fait partie des téléspectateurs fidèles au rendez-vous. Depuis, je suis devenu journaliste et j'ai traité de nombreux sujets de société et d'actualité, que ce soit pour le journal télévisé ou l'émission Envoyé spécial. À chaque fois, ce qui m'intéresse c'est de comprendre en profondeur les dynamiques à l'œuvre derrière les grands événements de notre époque. C'est aussi donner la parole aux témoins, aux acteurs de ces évolutions.

Aujourd'hui redevenu journaliste indépendant, je veux m'employer à traiter des sujets dans lesquels je puisse m'impliquer plus personnellement. Parce que vous avez toujours eu une place à part dans les médias et leur public en France, je pense utile de revenir sur votre parcours. Il raconte un moment singulier de la télévision, mais aussi une mutation médiatique avec l'essor des réseaux sociaux que vous semblez désormais utiliser couramment.

Au travers des épreuves que vous avez subies, des espoirs qui vous ont animée, je crois sincèrement que des enseignements utiles peuvent être livrés. Je pense aussi que votre itinéraire intime et professionnel est le révélateur d'un certain traitement réservé aux femmes.

Pour les avoir lus, je n'ignore pas l'existence des deux ouvrages autobiographiques auxquels vous avez participé. Il me semble néanmoins que des éclairages nouveaux peuvent être réalisés qui, je l'espère, retraceraient d'une manière plus significative votre vie.

Je serais heureux de m'entretenir avec vous pour répondre à vos interrogations et recueillir votre sentiment sur ce projet. Je veux aussi vous assurer que je ne me lancerai pas dans celui-ci sans votre accord.

Je vous laisse mes coordonnées et le soin de me rappeler. Avec toute ma sympathie et dans l'espoir de vous rencontrer prochainement, veuillez recevoir, Madame, l'expression de mes sentiments les plus cordiaux.

Le lendemain, sa réponse tombe :

Bonjour..

Je serai ravie et très honorée de faire partie de votre projet..

J'aimerais vraiment que mon parcours (merveilleux et terrifiant) puisse être utile et pouvoir aussi avoir l'occasion de parler plus profondément de certains sujets.. C'est une très belle occasion et je vous en remercie..

Je vous laisse mes coordonnées : 06xxxxxxxxx..

Amicalement.. [smiley fleur]

Loana

Mis à part son numéro de téléphone, je retranscris ici le message tel qu'il a été rédigé¹. Suite à ce premier contact, nous convenons de nous rencontrer après un appel téléphonique de moins de dix minutes. À mes yeux, Loana Petrucciani est une figure médiatique, fréquemment sollicitée. Quelques mois plus tôt, elle a fait la une de l'hebdomadaire *Elle* et enchaîné les plateaux télé pour présenter sa dernière autobiographie. Bien que je perçoive sa bienveillance envers mon projet, je

1. Le choix de cette version non retouchée permet à mon sens une meilleure compréhension de son auteur. Par souci d'équité de traitement, toutes les correspondances recueillies ici, quels que soient les intervenants, subiront le même sort, les miennes comprises.

me prépare à un examen de passage. Pourtant, le jour J, ma présentation ne dure qu'une poignée de minutes. Pas de questions, de contre-arguments, de réticences. Nous discutons pendant trois heures d'affilée cet après-midi-là où elle m'offre le récit de sa vie aussi facilement que si je lui avais livré tous mes secrets. Loana ne m'impose aucune règle, ne m'interdit rien, ne me demande pas d'intéressement. Je croyais passer un entretien d'embauche ; je suis recruté sur-le-champ.

La façade

C'est une descente incroyablement raide, étroite et sinueuse. Alors que j'aborde la route qui mène au domicile de Loana, je serre les dents à chaque virage, espérant ne pas accrocher les ailes de ma Clio. En ce jour de novembre, il est midi et le ciel étincelle d'humidité ensoleillée. La veille, une averse torrentielle a balayé la côte. Loana m'avait envoyé un SMS alarmiste me disant que nous allions peut-être devoir reporter notre deuxième rencontre. J'avais attendu son invitation depuis plus d'un mois et, maintenant, elle voulait annuler à cause d'un peu de pluie ! Tandis que je me démène dans cette impasse escarpée, les mains crispées sur le volant, je comprends mieux sa réserve. Sous le déluge, j'aurais probablement déjà valsé dans le décor... Passé cette petite minute de pilotage, le chemin débouche enfin sur une maison de plain-pied, à flanc de vallon, bien à l'écart du centre-ville de Vence. Un décor provençal, à la Giono. Sur le côté, des cultures en terrasse et quelques cyprès. En face, une vallée creusée par une rivière, dissimulée par un bosquet touffu. La Riviera n'a jamais semblé aussi loin.

Pour le moment, je peux donc compter sur la confiance de Loana, mais je sais que celle-ci reste finement dosée.

La veille, elle m'avait prévenu : je ne serai pas invité à entrer à l'intérieur. Alors je stationne sagement devant le portail métallique de sa maison et m'interroge. Comment vit-elle ici ? L'endroit a du charme mais aucun faste. Avec sa mère, elles louent un espace de 80 m² au sein de cette bâtisse avec piscine. Je n'en saurai pas plus. Loana finit par sortir des lieux et grimpe dans mon véhicule.

– Bonjour, comment ça va ? C'est super-calme ici.

– Trop ! Ça fait trois semaines que je n'ai pas bougé. C'est long...

Il y a peu, Loana a dû annuler un voyage professionnel à la capitale. Elle devait enregistrer son remix de « La vie en rose » – un projet qu'elle traîne depuis plusieurs années –, mais le studio n'avait pas réussi à libérer un créneau. Le moral est plutôt bas.

– Vous n'avez pas prévu de revenir bientôt à Paris ?

– Si, à la fin du mois. Il faut au moins qu'un de mes projets marche. Sinon, à force, c'est déprimant.

Autre sujet d'inquiétude : la diffusion de l'émission *La Villa des cœurs brisés* 4 a été une nouvelle fois repoussée et n'a toujours pas de date de diffusion au moment où nous nous retrouvons. Quatre semaines de tournage potentiellement foutues en l'air. Et, surtout, une grosse perte d'exposition médiatique. Voilà qui n'arrange pas ses plans, elle qui avait prévu une deuxième vague de promotion pour son livre¹ dans la foulée. Alors, en attendant, elle occupe ses journées comme elle peut. Loana a fait des réserves. Grâce à la vente d'un appartement rue de Chaillot dans le

1. *Si dure est la nuit, si tendre est la vie*, co-écrit avec Laurence Caracalla, Plon, 2017.

XVI^e arrondissement parisien en 2011, elle se verse un petit salaire tous les mois. Elle reste évasive pour le reste et dit dépenser peu. « C'est une vie tellement tranquille... Je me lève quand je veux. Je prends soin de ma maman à plein temps. » A-t-elle des amis ou des hobbies ? « Pas vraiment, je m'occupe... J'ai beaucoup restreint mes relations. Trois ou quatre, pas plus. Je suis devenue solitaire et casanière. Pour l'instant, j'ai besoin de ça. » J'ai le cœur un peu serré. L'impression que son quotidien m'est raconté avec détour et pudeur. Plus exactement, avec un peu de gêne. Celle d'avoir désormais une existence modeste, banale, sans les éclats de la célébrité qui l'ont fait connaître dix-huit ans plus tôt. Comme si son contrat – être connue – n'était plus tout à fait rempli. Au fond, j'ai la sensation que ce mini road-trip est un bol d'air pour nous deux. Débarrassée des touristes comme des fortes chaleurs, la côte est plus belle en novembre. On papote. Alors qu'elle me guide, elle s'amuse de mon incapacité à différencier droite et gauche. « Ma mère, c'est pareil ! » me rassure-t-elle. Posé sur l'habitacle, l'iPhone enregistre.

Nous avons prévu ensemble de revenir sur les lieux de sa jeunesse : Antibes, Juan-les-Pins et Golfe-Juan... Ici, la route départementale suit une étroite bande de terre, coincée entre la Méditerranée et une voie ferrée. Tout à coup, Loana s'écrie :

– Elle est là ! Mimine...

Je gare le véhicule pour terminer à pied. Côte à côte, nous avançons vers une petite maison à un étage, probablement construite dans les années 1960 ou 1970. C'est une façade de béton nu, sans charme et sans peinture, avec trois grandes fenêtres aux montants de bois décatis par l'air marin. Au

sommet, des petits murets de béton reliés entre eux par une rambarde en fer, façon créneaux de château fort, lui donnent un air hostile de forteresse. Elle est plantée là, entre un parking de bord de mer et une grosse résidence pour retraités azuréens, oubliée dans son petit carré de terrain bordé d'arbousiers. C'est ici que Loana a passé les premières années de sa vie.

– Nous, on vivait au premier étage, les propriétaires occupaient le bas de la maison. On avait juste à traverser la rue et c'était la mer. Ma mère a toujours dit : « Tu savais nager avant de marcher. » Elle me parle souvent de cette époque... Des fois, je ne m'en souviens pas et puis, comme on en discute, il m'arrive des images.

– Vous vous souvenez de quoi, alors ?

– Les histoires que maman me raconte... Elle me dit qu'on prenait la planche à voile, qu'elle me mettait à l'arrière et qu'on partait au large. Et puis qu'on nageait avec les dauphins. C'est étrange, mais je me souviens d'être heureuse.

Personnellement, j'accorde assez peu de confiance aux souvenirs antérieurs à mes 5 ans. Ils ne m'apparaissent que sous la forme de touches impressionnistes – un lieu, un visage, une odeur – probablement influencées par les albums photos et le récit de mes proches. L'histoire de Loana à cette époque-là, c'est peut-être celle que sa mère veut lui offrir. Des fragments d'une vie idéale : ses tortues dans le jardin, leurs sorties régulières en mer toutes les deux et les dauphins. Pour moi qui suis un grand incroyant, à tendance paranoïaque, on dirait plus un rêve de petite fille ou un prospectus pour le village vacances d'Antibes. Toujours est-il qu'à la fin des années 1970, les Petrucciani forment une famille unie. Ses parents se sont mariés le 2 septembre 1975 à Cannes. Lui, natif de Mandelieu-la-

Napoule et fils d'immigrés italiens, a enchaîné les petits boulots. Après avoir été un temps videur de boîte de nuit, il travaille comme pompiste à la station-service du coin. Selon Loana, c'est son épouse qui lui a appris à écrire. Quel est son prénom ? La femme aux yeux sans tain n'a jamais confié cette information à un journaliste.

La mère de Loana s'appelle Violette, une inspiration florale qui lui soufflera le prénom de sa fille plus tard (Loana signifie « fleur de soleil » en Polynésie). Elle aussi a grandi dans la région azuréenne. Sa propre mère ayant fui le domicile conjugal, elle est élevée un temps par sa grand-mère, puis auprès de son père, camionneur, qui s'est remarié. Comme leurs rapports sont exécrables, elle s'émancipe très jeune et se réfugie en internat « dans une école de bonnes sœurs ». C'est à Cannes qu'elle fait la rencontre de son futur époux, un soir au cinéma. Le 30 août 1977 à 17 h 30, deux ans après son mariage, elle accouche de Loana. Violette devient une jeune mère au foyer. À 21 ans, elle n'a pas le permis de conduire et passe toutes ses journées avec sa fille qu'elle garde elle-même. La fusion est totale. « Il y avait Dieu et ma mère au-dessus », résume Loana. À tel point qu'à l'âge de 3 ans, les parents s'inquiètent pour cette petite fille qui ne parle presque pas et s'exprime uniquement par gestes ou sons inarticulés. Pensant qu'un défaut d'audition pourrait expliquer ce mutisme, ils l'emmènent chez le médecin. La prescription du praticien est simple : « Inscrivez-la en maternelle ! » À force de rester dans la bulle familiale, la petite fille n'a pas développé le langage. « Il fallait que je casse [*sic*] le cordon ombilical », reconnaît Violette aujourd'hui. Lors de la première journée d'école de Loana, elle se souvient d'avoir été malade.

Tandis qu'elle me raconte son « enfance de rêve », je suis mentalement à la recherche de concret. La couleur des murs, la taille des pièces ou de sa chambre d'alors. Quelque chose de dur, d'objectif, pour ma narration. Je lui propose de sonner au portail de la maison.

– Vous ne vous voulez pas qu'on essaye de rentrer ?

– Ah, ça me ferait bizarre... Je veux bien.

Je la sens hésitante. Retenant mon enthousiasme, j'ajoute que la décision est entre ses mains. Elle se ravise :

– En fait, non... Ça me fait peur. Déjà, j'ai prévu de voir mon père à la fin de l'année. Mais là... De rentrer dans cette maison, ça ferait beaucoup.

– Qu'est-ce qui vous fait peur ?

– D'avoir des souvenirs différents de ceux que j'ai.

– Moins positifs ?

– Oui... J'ai envie de ne garder que la façade et les bons souvenirs. Il y a tellement de moments que j'ai rangés dans ma tête. J'ai oublié beaucoup de choses.

– Vous pensez que c'est du refoulé ?

– Oui, c'est une manière de vivre correctement. Sinon, on fait des bêtises.

Je ravale mon sourire engageant d'agent immobilier et ma proposition de visite impromptue. La vie de Loana, c'est avoir peur de franchir certaines portes. Peut-être nous raconte-t-elle des histoires. Mais il me semble qu'elle se les dit surtout à elle-même, comme on se parle à haute voix, tout seul dans le noir, pour se donner courage. À n'en pas douter, elles sont des nécessités, des trappes de sûreté au-dessus d'eaux sombres qu'elle ne veut pas remuer.

Un dernier regard pour la façade et nous rebroussons chemin.

Rose et bleus

Au début des années 1980, les Petrucciani quittent le golfe de Juan-les-Pins pour l'intérieur des terres et le contrefort des Préalpes. Destination, Grasse. La ville historique des parfumeurs est alors un pôle industriel où les multinationales de la chimie quadrillent ce territoire escarpé. Le père trouve une place de magasinier chez Rhône-Poulenc. Après avoir passé dix ans comme femme au foyer, Violette retourne sur le marché du travail. Elle sera caissière chez Monoprix. Loana, elle, est envoyée à l'école Sainte-Marthe, un établissement privé catholique, fondé et dirigé par des bonnes sœurs dominicaines du Saint Nom de Jésus. « C'était très strict. Les jupes ou les shorts devaient toujours être en dessous des genoux et on portait tous le tablier. Le matin quand on arrivait, on faisait la prière ensemble. Tous les mardis après-midi étaient consacrés à la messe, dans la chapelle de l'école. Et puis il y avait aussi des cours de catéchisme. » Loana aime l'école. Le français surtout, sa matière préférée, et les rédactions. En dehors de la classe, elle passe son temps à courir, escalader et faire du sport. Grâce aux enseignements prodigués à Sainte-Marthe, elle s'initie même à l'escrime ou au ski. Ce qui compte pour

elle, c'est de se tenir loin des « cancons des filles ». Dans *Elle m'appelait... Miette*, sa première autobiographie, elle se décrit comme *une petite fille unique et solitaire, sans frères ni sœurs, sans camarades de jeu*¹.

J'ai pourtant retrouvé la trace d'une amitié forte remontant à cette époque. Dans le cahier central de son autobiographie, parmi les clichés de famille de la jeune Loana, on trouve un photomaton où on la voit avec une autre petite fille. Collées joue contre joue, elles posent tout sourire face à l'objectif. En dessous, il y a cette légende enfantine, notée au crayon : *moi et Karine C. (ma sœur jumelle)*. Après un peu de recherches sur les réseaux sociaux, je finis par retrouver la jumelle de cœur sur Facebook. Karine, qui vit aujourd'hui au Sénégal, se souvient d'une camarade un peu « garçon manqué », comme elle. Très complices, les deux élèves veulent surtout jouer au foot et traîner avec les garçons. « On était les seules filles à le faire », me dit-elle avec un peu d'orgueil dans la voix. Pour la petite Loana, l'école représente un espace de liberté. *A contrario*, la vie à la maison est un espace beaucoup plus restreint. Elle ne reçoit pas de camarades et ne va pas non plus chez eux. Dans son foyer, c'est une fille unique, contrainte à la solitude. « À Grasse, j'avais pas le droit de sortir de l'appartement. Ma mère venait me chercher à la sortie de l'école et je restais dans ma chambre. J'ai appris à faire du vélo qu'à partir de 13 ans. Je n'avais pas le droit de descendre sur le parking pour jouer. Du coup, j'avais créé dans ma chambre mon univers particulier », m'explique-t-elle. On

1. Loana Petrucciani (avec Jean-François Kervéan), *Elle m'appelait... Miette*, Pauvert, 2001.

perçoit l'ennui. Dans un chapitre de *Miette*, elle raconte qu'elle passait des heures le mercredi, dans la chambre de ses parents, à fixer un tableau représentant deux cygnes sur un lac. En se concentrant longuement, elle parvenait à les faire s'animer par la pensée¹. Il y a des divertissements qui portent la marque de l'abandon.

Au-delà de leurs singularités, ces éléments doivent être rapprochés de leur contexte sociologique. Loana a beau se définir comme « un garçon manqué » à l'époque, il n'en reste pas moins que c'est bien en petite fille qu'elle est élevée. Et pour affronter le monde extérieur, ça change tout. Une étude américaine portant sur 9 000 enfants en dernière année de maternelle a démontré que les filles ont 16 % de chance en moins que les garçons d'être sorties tous les jours par leurs parents². Considérées comme ayant moins besoin de se dépenser, plus sages ou plus calmes que les garçons, les promenades au grand air leur seraient, dans cette logique, moins nécessaires. Ce qui, de fait, dès le plus jeune âge, les rendra plus « domestiques ». En grandissant, ce traitement inégalitaire se voit conforté par l'apparition de la puberté. Il faut alors mettre les jeunes filles en fleur à l'abri des prédatations du monde extérieur. Comme le fait remarquer la sociologue Catherine Monnot³, ce postulat engendre des prescriptions parentales conditionnées par le genre : *La restriction des*

1. *Ibid.*, chapitre « Les deux cygnes ».

2. Pooja S. Tandon, Chuan Zhou, Dimitri A. Christakis, « Frequency of parent-supervised outdoor play of US preschool-aged children », *Archives of Pediatrics & Adolescent Medicine*, 1-6, 2012.

3. Catherine Monnot, *Petites filles d'aujourd'hui. L'apprentissage de la féminité*, Éditions Autrement, 2009.

sorties des filles par rapport aux garçons a aussi été observée à l'échelle européenne : 45 % des pères et 55 % des mères limitant leurs filles en la matière contre 40 % des pères et 48 % des mères de garçons – même si les pays dits « méditerranéens » comme la France, l'Italie et l'Espagne sont davantage touchés par ce phénomène que les pays nordiques. Et difficile de faire plus méditerranéens que les Petrucciani...

L'accès au monde extérieur étant fortement contrôlé, les petites filles font comme elles peuvent et se replient vers l'intérieur. Elles développent ainsi ce que la sociologie a qualifié de *culture de la chambre*. Dans un article académique ayant depuis fait date¹, Angela McRobbie et Jenny Garber démontrent comment se développe une certaine sous-culture féminine de « fans » à partir des années 1970. Grâce à l'apparition de nouveaux appareils comme les tourne-disques ou la télévision, l'industrie du divertissement investit massivement les foyers. Au travers d'objets de consommation – magazines, disques, posters – ou de rituels – essayage d'habits, maquillage, danses –, depuis leurs chambres, les filles développent un ensemble de pratiques culturelles qui leur sont propres. Mais comme le rappelle Catherine Monnot, c'est par défaut que s'opère ce folklore : *Loin d'être un choix librement consenti et serein, cette forme de « culture de la chambre » au féminin découle d'une restriction des options offertes aux filles et d'une forme d'autocensure qui les contraint à faire de cet espace domestique le lieu d'expression de soi, propre à leur sexe et à leur âge.*

1. Angela McRobbie et Jenny Garber, *Girls and Subcultures*, depuis édité in *Feminism and Youth Culture*, Routledge, 2000.

10. Le personnage de Loana	139
11. Mauvaises mères	161
12. La promesse	177
13. Star-system	195
14. Partage de Miette	207
15. Une femme puissante ?	219

TROISIÈME PARTIE

Pour en finir avec Cosette

16. Loana et les hommes	239
17. Dealers de célébrité	261
18. La haine des corps	277
19. Les réseaux de l'estime	299
20. Ciao, Loana	311
<i>Épilogue</i>	321
<i>Merci à</i>	327
<i>Bibliographie</i>	329